

## LES ÉCOLES DES ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE

J'éprouve en commençant cet article, le besoin de faire un reproche à nos journaux. Pendant qu'ils trouvent le moyen de consacrer non pas seulement des entrefilets, mais des colonnes aux ridicules et stériles exercices d'un Hanlan ; Pendant qu'ils n'hésitent pas à reproduire des pages entières d'administration noyée de larmes à la mémoire d'un Fred. Archer, qu'ils appellent le "jockey du siècle" et dont tout le génie consistait à ne peser que cent trente-sept livres ; ils n'ont pas une seule ligne pour une foule de faits très intéressants et très importants qui se passent autour d'eux. Ils ont des reporters qui suivent avec intérêt et reproduisent fidèlement toutes les phases du jeûne de Succi, toutes les péripéties d'une partie de crosse, ou les assauts palpitants d'un tournoi aux échecs. Mais s'il s'agit d'une chose véritablement utile, d'une œuvre qui intéresse profondément la vie même de toute une population, on ne voit plus l'ombre d'un reporter, et ces mêmes journaux qui perdront cinquante lignes pour décrire une petite réunion de famille — parfaitement indifférente au public, — n'ont pas un seul paragraphe pour parler de l'ouverture de nos écoles des arts appliqués à l'industrie.

Et ce n'est qu'un exemple entre cent. Pourquoi ceux qui ont mission de renseigner le public ne mentionnent-ils jamais ces écoles qui poursuivent un but si utile, si éminemment patriotique ? Je l'ignore. Mais le fait est là ; l'explique qui veut, je me contente de le constater.

Et pourtant, nous sommes en présence d'une œuvre qui a déjà produit parmi nous un bien considérable et qui est destinée à donner des résultats encore bien plus marqués.

Les écoles du soir pour l'enseignement gratuit du dessin ont été établies par le conseil des arts et manufactures, il y a une dizaine d'années. Les commencements furent modestes, parce que le public, et surtout la classe ouvrière, ne comprenait pas encore suffisamment toute l'importance de cet enseignement.

Peu à peu, cependant, grâce aux résultats obtenus, la lumière s'est faite.

Dès qu'on put constater que les ouvriers qui fréquentaient la classe du soir, obtenaient des avantages réels dans les ateliers, on songea à profiter des moyens que les autorités mettaient à la portée de tous, n'exigeant, en retour, que du bon vouloir et de l'assiduité. Les classes se remplirent, il fallut diviser l'enseignement et établir de nouveaux cours : dessin d'ornement, dessin linéaire, dessin des machines, dessin d'architecture, plans, coupes, profils, etc., sculpture sur bois, lithographie, modelage, etc. Puis des cours spéciaux : médecine vétérinaire, anatomie, chimie expérimentale, etc. Et l'intérêt du public s'est éveillé à mesure que se développait l'enseignement ; si bien que, de toutes parts on adressa au conseil des arts et manufactures des demandes pour la création de nouvelles écoles. Le conseil, dont les moyens sont très limités, n'a pas toutefois pu faire droit à toutes ces demandes ; cependant, on compte aujourd'hui treize écoles : celles de Montréal, Québec, Trois-Rivières, Lévis, Sorel, Granby, St. Jérôme, Iberville, New-Liverpool, Sillery, Huntingdon, Sherbrooke et Farnham, comprenant en tout environ deux cents élèves et vingt-sept professeurs qui reçoivent un traitement moyen de \$180 avec un minimum de \$40.

Ces singuliers et regrettables à tous les points de vue, l'obstacle principal que l'on a eu à combattre n'a pas toujours été le manque de ressources suffisantes pour établir l'école, mais bien le défaut de professeurs compétents pour en prendre la direction. Il y a là un argument de plus en faveur de ceux qui veulent que l'on rende obligatoire l'enseignement du dessin dans nos écoles communes et que l'on exige de tous les aspirants au brevet

de capacité qu'ils justifient de leur compétence à donner cet enseignement. Quand cet heureux résultat se produira-t-il ? Il faudra peut-être attendre encore longtemps, mais il y a lieu, à coup sûr, de compter sur l'avenir et sur l'influence des faits déjà accomplis.

Quoi qu'il en soit nous sommes dès maintenant en présence d'un progrès réel qui ne fait que s'accroître davantage tous les jours. Déjà les travaux de nos écoles ont été à l'exposition internationale d'Anvers, l'objet de commentaires qui nous font honneur ; et ceux que l'on a expédiés cette année à l'exposition de Londres ne peuvent manquer d'y être reçus avec la même faveur et de contribuer à donner à l'étranger une idée plus juste de notre système d'instruction publique.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, on commence à se rendre compte un peu, — chez les élèves surtout, — de tous les avantages pratiques et immédiats qui résultent de cet enseignement technique ; cependant, il ne me paraît pas hors de propos de donner ici quelques détails qui feront davantage reconnaître cette vérité. Ainsi, pour ne parler que de notre école de Québec, qui nous intéresse plus spécialement et qui, du reste, se trouve dans les meilleures conditions pour nous renseigner *de visu*, — ceux qui ont assisté l'autre jour à l'inauguration des cours de chimie pratique de M. Nagant, ont pu voir facilement quelle est l'importance majeure de cette étude pour une certaine classe de nos artisans. Quand on vous démontre que la chimie en est arrivée, par des procédés certains, à convertir en acier une bande de fonte d'une largeur et d'une épaisseur voulue qui s'étend sur toute la circonférence d'une roue de wagon de chemin de fer, et qui se trouve non pas simplement collée, mais incorporée à la roue même, quand on vous fait voir que cette opération se pratique avec une augmentation insignifiante de frais, et se produit toujours avec une exactitude mathématique, il y a là, n'est-ce pas, un fait du plus haut intérêt non seulement au point de vue scientifique, mais encore dans ses résultats éminemment pratiques.

Et qui sait si la chimie ne parviendra pas à aller encore plus loin et à corriger par de nouvelles applications le changement, par exemple, qui se produit à la suite d'un long usage dans la disposition des molécules du fer laminé. Personne n'ignore que les essieux des wagons de chemins de fer perdent, après un certain nombre de révolutions, leur consistance fibreuse, et reviennent à l'état cristallisé, c'est-à-dire à l'état de fonte ; et que, lorsque ce changement s'est produit, l'essieu étant devenu extrêmement cassant, il faut le remplacer pour prévenir de graves accidents. Or la chimie n'en viendra-t-elle pas à rendre à ce fer granuleux sa consistance première. Ce qu'elle a accompli jusqu'à présent nous permet d'y compter.

Voilà un exemple pris au hasard, de l'utilité pratique de cet enseignement. Je pourrais multiplier les faits presque à l'infini, mais l'étendue de cet article me force à en rester là pour le moment.

Et, maintenant, l'étude du dessin, dont on a tant de peine à faire saisir l'utilité, allez demander aux élèves de la classe du soir ce qu'ils en pensent. Interrogez ce zingueur ; il vous dira quelle difficulté il avait autrefois à faire dans une corniche une ouverture qui correspondait exactement au passage du tuyau de la gouttière ; tandis que maintenant, il peut, ayant le moulage de la corniche, tracer et pratiquer cette ouverture sur la plaque de zinc avant qu'elle soit pliée, et sans faire erreur d'un dixième de ligne. Demandez à ce menuisier ce qu'il gagne de temps dans le seul tracé d'un escalier ou d'une rampe tournante ; à ce *meublier*, le changement qui s'est produit dans sa manière de relever les contours d'un meuble ; à ce mécanicien, les heures qu'il économise en se servant des méthodes nouvelles pour faire le dessin des différentes pièces d'une machine : économie de temps pour tous, par conséquent, augmentation

correspondante des gages ; sans compter la satisfaction provenant d'un travail bien fait, d'une difficulté vaincue. Demandez à ce coupeur en chaussures ce que lui vaut sa connaissance du dessin pour agrandir ou réduire un patron de façon à ce que l'extension ou la réduction soit partout proportionnelle au changement de largeur. Avant d'avoir fréquenté la classe, il se contentait pour étendre ou diminuer d'ajouter ou de retrancher une lisière de largeur uniforme autour du patron, ce qui nécessairement, ne pouvait donner qu'un très-pauvre résultat ; si bien qu'il était question parmi un certain nombre de fabricants de chaussures, d'envoyer des ouvriers aux Etats-Unis pour y étudier les méthodes améliorées. Or, ce qu'on voulait aller chercher à grands frais dans le pays voisin, on l'a trouvé ici, à notre classe du soir, et sans être obligé de payer pour ce précieux enseignement.

Et le plâtrier, et le statuaire, et le fondeur, et le sculpteur, et le *voiturier*, et tous les métiers, enfin, trouveront dans ces écoles les mêmes avantages, car l'enseignement qui s'y donne est pratique par dessus tout, et dirigé de façon à ce qu'on puisse en faire une application immédiate.

Maintenant que l'école de Québec, grâce à la générosité d'un citoyen distingué et au concours de l'autorité, a son bâtiment à elle, — et c'est la seule dans le pays qui possède cet avantage, elle va sans doute développer davantage son enseignement. Déjà, ce n'est plus une classe du soir, mais c'est une véritable école des arts et métiers. Cependant, ses ressources sont encore assez restreintes et sa bonne volonté a besoin d'être appuyée par ce nerf de la guerre qui est aussi le nerf de l'école, n'en doutons pas.

A ceux qui en ont les moyens, de lui donner ces secours dont elle sait faire un si bon usage.

Il y a là une œuvre patriotique entre toutes.

Nos ouvriers sont intelligents et habiles, — nous en avons la preuve dans la position qu'ont su se faire aux Etats-Unis ceux d'entre les nôtres qui ont cru devoir aller exploiter ce champ plus étendu. Ce qui leur manque, c'est l'instruction pratique ; c'est la connaissance de toutes ces méthodes nouvelles qui suppriment les tâtonnements et arrivent directement au but sans faire perdre un temps précieux dans les essais préliminaires qui souvent amènent le découragement. Notre population ouvrière est forte, saine, morale ; elle mérite à tous les égards l'encouragement de ceux que la fortune a comblés de ses dons, et elle attend d'eux cet encouragement dans son patient et pénible travail.

Que ceux qui doutent encore aillent donc une fois seulement assister aux cours du soir à l'école de la rue Saint Joachim. Ils en ressortiront avec des idées nouvelles et le désir de prêter leur aide à une œuvre aussi utile. En voyant ces ouvriers, jeunes et vieux, venir, après leur rude labeur du jour, se mettre résolument et simplement au travail de la classe, on sent qu'il doit y avoir là en même temps que le louable désir d'apprendre, un intérêt réel qui attire et qui retient, et l'on comprend que l'on est en présence d'une de ces créations fécondes qui ont fait de l'ouvrier français le premier artiste du monde entier, et qui feront de l'ouvrier canadien, grâce à Dieu, le premier artiste de ce continent.

Voilà la véritable portée de cet enseignement qui n'est encore ici qu'à son berceau. A nous de l'encourager, à nous de le soutenir dans l'œuvre utile et patriotique qu'il a si bien commencée.

NAPOLÉON LEGENDRE.

Une réunion extraordinaire de l'assemblée Montcalm aura lieu mercredi, le 2 février, à la salle Notre-Dame, rue Ste. Catharine. Tous les membres sont priés d'être présents. Les présidents des différentes assemblées y assisteront. Tous les chevaliers du travail sont invités.

## ÉCHOS

Nous recommandons aux lecteurs la lecture du journal et la formation des unions de métiers.

A la séance régulière de l'assemblée du district No. 114, des Chevaliers du Travail, tenue en cette ville, jeudi le 20 courant, la résolution suivante a été adoptée à l'unanimité :

Résolu : — Que le secrétaire-archiviste du District notifie le public par la voix des journaux, que cette organisation n'est pas et ne sera pas responsable pour toute action ou parole qu'aucune personne pourra prendre ou prononcer dans des réunions publiques ou autrepars, à moins que telle personne ne puisse présenter des lettres de créance portant le sceau de l'assemblée de ce district et les signatures du maître travaillant et du secrétaire-archiviste de ce district.

Les Chevaliers du Travail ont réglé à l'amiable les difficultés survenues entre les patrons de la manufacture de tabac de Joliette et quelques-uns de leurs employés.

Après avoir étudié les causes de cette petite grève, le comité exécutif a reconnu que les ouvriers avaient commis en cette occasion une grande erreur.

Il nous fait plaisir de dire ici que les patrons de cet établissement traitent convenablement les personnes qu'ils emploient. Les ouvriers sont mieux rémunérés que ceux qui travaillent dans certaines fabriques de Montréal. Et puis, à Joliette, la vie est moins cher que dans les grandes villes.

La compagnie du Pacifique a enfin fait droit à la demande des mécaniciens qui sont à son service. Elle a reconnu que ces hommes n'étaient pas suffisamment rémunérés pour le travail qu'ils font et les dangers auxquels ils sont exposés. Leurs gages ont été augmentés de \$2 30 à \$3 40 par jour et de 20 cents par heure pour le temps de retenue.

Cette nouvelle est encourageante pour les divers autres corps de métiers au service de la compagnie. Celle-ci a encore quelque chose à faire pour améliorer le sort de ses employés et nous espérons qu'elle mettra pour tous autant de libéralité que pour les mécaniciens.

Nous avons assisté la semaine dernière à une grande assemblée des cordonniers de Montréal. On discutait le projet d'établir une manufacture de chaussures d'après le système de la coopération.

Plusieurs ouvriers ont traité la question en véritables hommes d'affaires. Ils ont fait voir toute l'importance d'une entreprise de ce genre, tous les avantages qui en découleraient pour les cordonniers.

Parmi ceux qui ont exposé leurs vues sur la coopération, nous devons mentionner particulièrement les noms de messieurs Benoit, Warren, Lemay, Lavigne et Patry, qui présidait la réunion.

Comme nous commençons avec ce numéro, une étude sur la coopération, et vu le cadre restreint de notre journal, on nous pardonnera, pour cette fois, de ne pas donner un résumé des discours.

M. Adéard Gravel a été élu maître-travaillant de l'assemblée du district No 114, de l'ordre des Chevaliers du Travail.

C'est la plus haute charge de cet Ordre dans la province de Québec. M. Gravel la doit à sa connaissance des deux langues en usage au pays, à son dévouement pour la cause des travailleurs et à l'habileté dont il a fait preuve dans le règlement des difficultés survenues entre quelques patrons et leurs employés.

M. Gravel avait aussi reçu, il y a quelque temps, une marque de distinction du maître-travaillant général Powderley le nommant organisateur français pour la province de Québec et ailleurs, quand ses services seront requis.

On peut obtenir tous renseignements du nouvel organisateur en s'adressant au No 120, rue Saint Constant, ou au bureau de la *Presse*.